

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXXI, n° 3, septembre 2000, p. 527-543
©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000
Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

MARGARET MEAD

(1901–1978)

*Wilton S. Dillon**

*Quand nous regardons les différentes civilisations et que nous observons
les styles de vie si différents auxquels
l'individu a été obligé de se conformer, au développement
desquels il a été obligé de contribuer, nous reprenons
espoir pour l'humanité et ses potentialités.*

Margaret Mead, 1930

Le centenaire de la naissance de Margaret Mead (1901-1978) offre aux parents, aux universitaires, aux éducateurs, aux diplomates, aux fonctionnaires et à tous les autres citoyens l'occasion de projeter l'espoir dans le XXI^e siècle. L'héritage de Margaret Mead nous oblige à revisiter les questions qu'elle et ses disciples ont soulevées et à former des « groupes » destinés à acquérir une connaissance sur l'apprentissage humain¹. Mead était une grande individualiste et elle célébrait l'unicité de chacun, mais elle préconisait aussi l'effort de groupe et y prenait part — d'où le *leitmotiv* de la célébration de son centenaire : « Ne doutez jamais qu'un petit groupe de gens décidés puisse changer le monde. » La vaste collection de manuscrits et de souvenirs que possède la Bibliothèque du Congrès à Washington est un hommage à la dette intellectuelle qu'elle avait contractée à l'égard des autres et un monument aux recherches interdépendantes sur le potentiel humain.

Mead utilisait souvent le terme grec ancien *plastikos* (modelable, capable d'être modelé) lorsqu'elle se référait aux capacités qu'ont les humains de grandir, de changer et de s'adapter dans le cadre (et parfois au-delà) de leur héritage biologique et culturel. La dichotomie nature-nourriture était pour elle une chimère. Son approche de la connaissance par systèmes imposait d'inclure toutes les variables. Son réseau de pensée, disponible dans ses écrits et ses films, demeure parfaitement organisé.

Étudiant, ami et collaborateur de Margaret Mead, guidé par elle durant les trente dernières années de sa vie, j'ai pu observer de près et admirer son insatiable curiosité. Cette curiosité peut encore être contagieuse pour une nouvelle génération. Son formidable intellect et ses exceptionnels pouvoir de synthèse et d'observation sont demeurés intacts jusqu'à ce que les calmants et la mort ne la fassent taire à jamais dans le département de cancérologie de l'hôpital de New York le 15 novembre 1978. L'éditorial du *New York Times* publié à l'occasion de son décès l'a appelée « grand-mère du monde ». Des homologues scientifiques en visite en Chine ont noté qu'elle « n'entraîne pas gentiment dans cette bonne nuit ». C'était une participante-observatrice qui effectuait une étude ethnographique de la mort dans le cadre de la vie. Elle en voulait à la mort d'interrompre sans ménagement son travail, et elle n'a jamais dit « adieu ».

Que pouvons-nous apprendre en ce nouveau siècle sur sa propre éducation et sur la manière dont elle a appris à étudier les continuités et les ruptures dans ce qu'une génération transmet à l'autre ? De son enfance à Philadelphie jusqu'à sa mort, la vie de Margaret Mead a tourné autour de l'éducation. Souligner son rôle comme l'anthropologue la plus célèbre du XX^e siècle et comme une UNESCO à elle toute seule n'est qu'une façon de relever les éléments qui font d'elle une force pédagogique durable. Les débats actuels sur son héritage sont en eux-mêmes « instructifs ». Ceux qui y participent sont obligés de penser plus clairement, de reformuler leurs questions, de conserver un sentiment d'émerveillement face à ce que, êtres humains, nous sommes, face à d'où nous venons et où nous allons. Ils doivent se demander comment nous nous situons dans le royaume animal et dans l'univers dans son ensemble et comment nous pouvons apprendre à faire les choix éthiques propres à protéger, des prédateurs humains, toutes les espèces ainsi qu'une planète fragile. Margaret Mead était une scientifique responsable et généreuse, humaniste, citoyenne, mère, grand-mère et enseignante, rôles qui parfois se confondaient.

L'éducation de Margaret Mead

L'autobiographie de Margaret Mead, *Blackberry winter : my earlier years* (1972), paru en 1977 en français sous le titre *Du givre sur les ronces*², nous renseigne sur elle-même, sur ses parents éducateurs et sur ses ancêtres, directeurs d'école dans l'Ohio au XIX^e siècle. L'histoire de sa vie nous donne beaucoup d'indices sur les éléments qui ont influencé son approche de l'anthropologie, une forme de « subjectivité disciplinée ». Pour Mead, être « objective »

suppose de révéler ce qui peut être appris sur l'observateur et les interactions entre l'observateur et l'observé.

Elle écrit dans le prologue de son autobiographie : « Dans ce livre, j'ai essayé de décrire les différentes expériences qui ont fait de moi ce que je suis, puis de distinguer celles qui peuvent servir à l'éducation des enfants, qui peuvent leur apprendre à regarder un monde dont les aspects actuels renferment à la fois le passé et l'avenir. » Au début du livre, Mead écrit : « J'avais été désirée. J'étais le premier enfant et je fus très aimée. » (Mead, 1972).

Sa révélation d'elle-même aurait permis à son ami, Erik H. Erikson, d'écrire une reconstruction pénétrante de son existence, tout comme il a démêlé les fils de la vie de Martin Luther et de Gandhi, pour les renouer ensuite. S'il n'a pas écrit une histoire psychologique de son amie, ses écrits et ceux de Mead traduisent ce qu'ils ont appris l'un de l'autre sur la perspective du temps, à savoir, combien il est commode de pouvoir mesurer en « temps biologique », c'est-à-dire de mesurer le passage du temps par générations de vingt-cinq ans. Cette manière de calculer contraste avec la mesure du temps, par exemple en années fiscales, fondée sur le moment où les institutions recueillent les budgets et dépensent leurs fonds. L'un des avantages est que cette méthode permet plus facilement d'éviter l'idée d'une « solution rapide », de penser naïvement que les problèmes vont se résoudre dans la hâte. Mead nous a rappelé régulièrement que la diffusion d'une nouvelle idée ou d'une invention peut prendre vingt ans ou plus. Elle a même mis en garde les présidents des États-Unis d'Amérique contre la tentation de mettre en œuvre leurs promesses électorales pendant les cent premiers jours suivant leur entrée en fonctions. Cependant, Mead était impatiente d'agir et d'amener les autres à agir sur un certain nombre de fronts, depuis l'éducation des enfants jusqu'à la fin des guerres. Son éducation a fait d'elle à la fois un praticien et un prophète (Toulmin, 1984).

La façon dont Mead perçoit le temps influence profondément la conception de l'éducation comme transmission sélective de la culture, dont les éléments sont changés à chaque génération. Compter en temps biologique permet également de tempérer la confiance que le Gouvernement américain place actuellement, ce qui fait couler beaucoup d'encre, sur les résultats des tests comme mesures de l'apprentissage ou comme définitions de « l'éducation ». La vie de Mead et le legs du mentor qu'elle fut orientent ses disciples vers une idée longitudinale des dons, des intérêts et des talents uniques de l'enfant, vers l'idée de privilégier et d'encourager la curiosité chez jeunes. Cette curiosité peut perdurer toute une vie, sans rapport avec la maîtrise ponctuelle d'un ensemble de faits et d'un choix prédéterminé de carrière. Tout en étant concentrée et disciplinée, elle était à l'image du Prince de Serendip, personnage du conte d'Horace Walpole, *Les trois princes de Serendip*, qui a doté la science

d'une magnifique métaphore en découvrant des choses qu'il ne recherchait pas. La « sérendipité » est bénéfique pour la science ; le littéralisme peut tuer la curiosité.

L'enfance de Mead a fait naître en elle un respect des différences individuelles (et de leur développement à long terme). Sa mère, Emily Fogg Mead, chérissait la singularité de chacun de ses quatre enfants qui étaient exposés aux personnalités très différentes de leurs parents et avaient la chance de vivre dans une famille où se côtoyaient trois générations. Les enfants, à leur tour, en ont tiré différentes leçons et ont suivi différentes voies professionnelles. Des dizaines d'années plus tard, l'influence de sa mère peut être observée dans les cours de Mead à l'université. Elle demandait à ses étudiants de présenter une brève biographie avec des photographies d'eux-mêmes afin d'en apprendre plus sur les « visages dans la foule ».

Au moment de la naissance de Margaret, sa mère accepta, dans leurs principes, les conseils aux jeunes mères de I. Emmet Holt et de son fils, qui depuis 1894, avaient signé de nombreux livres sur l'éducation des enfants. Ils préconisaient, par exemple, l'alimentation des nourrissons au biberon. « Ma mère lut ce livre », écrit Mead,

mais elle n'en nourrit pas moins ses enfants au sein. Elle acceptait de laisser pleurer un bébé dans son lit s'il était en bonne santé, mais elle ajoutait que les siens étaient sages et ne pleuraient que s'ils étaient malades, auquel cas elle les prenait dans ses bras. Persuadée de suivre les principes de puériculture les plus modernes, elle acceptait les conseils théoriques en les adaptant du point de vue pratique à ses propres rejetons. (Mead, 1972)

Comme sa mère, Mead attendait des enfants et des adultes qu'ils respectent les règles mais que, ce faisant, ils fassent preuve d'imagination sans faire de mal aux autres. Grâce à l'influence de ses parents, de son frère et de ses sœurs, elle a appris très tôt à rechercher la valeur dans les actes d'un individu plutôt que de considérer l'acte comme un moyen vers une fin, ce qui permet de passer de façon continue d'une bonne action à l'autre sans s'obliger à atteindre un objectif défini à l'avance.

Margaret Mead n'a jamais cessé d'apprendre. Grâce à ses relations avec sa famille, notamment un père professeur qui enseignait l'économie à l'Université de Pennsylvanie, et la poésie qu'elle commença à écrire très tôt, ses rôles dans les pièces de théâtre et des études de psychologie, Mead a « trouvée sa voix » dans l'anthropologie comme cadre holistique combinant les humanités et les sciences. Ces étapes sont magnifiquement décrites dans son autobiographie que sa fille, Mary Catherine Bateson, recommande comme le meilleur récit personnel de l'évolution de sa mère en sa qualité d'éducatrice.

Cette autobiographie révèle un modèle d'apprentissage qui a perduré pendant les soixante-dix-sept ans de sa vie. Sa famille déménageant souvent, elle étudiait parfois chez elle et parfois fréquentait des écoles traditionnelles que ses parents critiquaient fréquemment pour la priorité qu'on y donnait à l'apprentissage par cœur ou à la mémorisation. Dans sa petite enfance, elle a beaucoup appris à la maison grâce à l'influence de sa mère et avec l'aide de sa grand-mère, enseignante, qui lui donnait des « leçons ». La mère de Mead était une pionnière en sociologie qui réalisait des études ethnographiques sur les immigrants italiens. Lors de ses enquêtes auprès des familles italiennes, elle emmenait la jeune Margaret. Prendre des notes allait devenir une partie essentielle de la carrière de Mead anthropologue. Étant l'aînée, elle prenait même des notes sur le développement de ses jeunes frères et sœurs bien avant de lire Piaget. (Son frère et ses sœurs ont par la suite été envoyés dans une école progressiste à Fairhope, dans l'Alabama.)

Se fondant sur ce qu'elle avait appris de son vécu, en changeant d'école et de communautés autour de Philadelphie, elle a mis au point une approche de l'éducation comportant un fort élément d'expérimentation qui ressemble au modèle de John Dewey, « l'apprentissage par l'action ». Elle a appris non seulement avec sa tête, mais aussi avec ses mains, pratiquant les travaux manuels, les ouvrages d'aiguille et la menuiserie. (Il m'a semblé que je la décevais quand, des années plus tard, elle a découvert quel piètre découpeur de canard je faisais lors d'un dîner de Noël chez elle à New York.) Ses capacités verbales hors du commun étaient aiguisées par les conversations à la table en famille, et ensuite par les débats à l'université. Les journalistes de télévision chargés de l'interviewer étaient étonnés de voir comment elle pouvait étaler ou ramasser son raisonnement selon les minutes ou les secondes disponibles.

Ses expériences de la vie l'ont aidée dans son travail en Papouasie-Nouvelle-Guinée où elle a pu observer des modèles d'éducation qui mettaient l'accent sur un ensemble différent de dons — auxquels on ne s'attendrait pas s'agissant d'écoliers américains. Howard Gardner, le psychologue de Harvard, relève ces perceptions dans sa nouvelle préface de la réédition anglaise de l'ouvrage de Mead *Une éducation en Nouvelle-Guinée* (Mead, 2001b [1931]).

Après l'apprentissage formel et informel sous le toit familial et dans des écoles privées en Pennsylvanie, des études universitaires à l'Université DePaul dans l'Indiana et au College Barnard, et des études de troisième cycle à l'Université Columbia, Mead a fait une entrée spectaculaire sur la scène de l'anthropologie avec son livre, publié en 1928 et qui suscite encore des débats, *Adolescence à Samoa*. Pour préparer ce livre, Mead, alors âgée de vingt-quatre ans, sous la direction des anthropologues de l'Université Columbia Franz Boas et Ruth

Benedict, a entrepris une étude des adolescentes à Samoa. Son livre est devenu aussitôt un succès de librairie, profitant de la réceptivité que les Américains accordaient dans les années 20 aux idées de Sigmund Freud. Ses critiques affirment que sa « relativité culturelle » a contribué au relâchement des mœurs aux États-Unis d'Amérique. Mais, pour beaucoup de lecteurs, l'anthropologie et sa vision holistique sont devenues une partie de l'ethos américain, faisant apparaître des caricatures amicales ou non de Mead, exposées actuellement dans le cadre de l'exposition organisée à la Bibliothèque du Congrès à l'occasion du centenaire : *Margaret Mead, la nature humaine et le pouvoir de la culture*.

Quinze ans après Samoa, Mead fit cinq voyages d'études, principalement à Bali et en Nouvelle-Guinée, elle étudia huit cultures différentes, créa un vaste corps de travaux professionnels et populaires, et devint une invitée favorite des émissions télévisées ainsi qu'un témoin devant les comités du Congrès. L'anthropologue Robert Murphy rapporte dans *The body silent* (1987) qu'il était difficile d'avoir une opinion sur Margaret Mead car « elle était comme l'air que nous respirons ».

Depuis son bureau dans la tour du Musée américain d'histoire naturelle, son point de chute pendant plus d'un demi-siècle, Mead a mené de front son travail comme curatrice de l'ethnographie du Pacifique avec sa carrière d'enseignante et en qualité d'intellectuelle publique. Cela comprenait une chaire de professeur adjoint à l'Institut de formation des maîtres et à l'École de hautes études générales de l'Université de Columbia, et des cours de psychiatrie comme professeur invité à l'École Menninger et à l'École de médecine de l'Université de Cincinnati. Elle a influencé à ses débuts l'anthropologie urbaine à l'Université de New York et a rencontré avec enthousiasme des étudiants sur le nouveau campus de Manhattan de l'Université Fordham près du Metropolitan Opera, afin de comprendre les premières générations exposées à l'enseignement supérieur. Elle avait beaucoup de respect pour les contributions des Jésuites à l'éducation, et était heureuse d'avoir pour collègue le Père Ewing qui présidait le Département d'anthropologie dans le campus du Bronx de l'Université Fordham. (Sa fille, Mary Catherine Bateson, a également enseigné l'anthropologie à Ateneo, une université jésuite située à Manille.) Mais ses plus vastes « salles de classe » étaient peuplées des lecteurs des journaux populaires et des téléspectateurs.

Au début de sa carrière, avant de devenir une personnalité familière dans toutes les familles, Mead écrivait parfois deux versions du même sujet, l'un pour les spécialistes et l'autre pour le grand public. Par exemple, *Adolescence à Samoa* a été suivi de *The social organization of Manu'a*. Comme saint Paul parlant aux Corinthiens, elle adaptait son discours

au public auquel elle s'adressait, ce qui est également une forme de communication transculturelle.

Perspectives personnelles

Les professionnels chargés d'évaluer les « résultats » de l'éducation préfèrent les données quantitatives aux qualitatives. Il n'empêche, inspiré par l'utilisation que faisait Mead d'elle-même comme donnée, je raconterai quelques histoires personnelles — ou « résultats » — sur ma participation au processus éducatif influencé, mais non créé, par Mead. Mon histoire n'est qu'une suite d'études de cas qu'il est possible d'écrire sur les conséquences intellectuelles permanentes de l'exposition à Mead comme enseignante et collaboratrice. Pour moi, cela comporte une « amélioration civique » fondée sur l'anthropologie plutôt que le travail de terrain conjoint. La première de ces conséquences est une conviction récurrente, inspirée par Mead, que la connaissance doit constamment être testée, remise en question et révisée. Comme Albert Einstein, Mead était heureuse de trouver des preuves ou des arguments indiquant qu'elle pouvait avoir « tort ». De surcroît, elle était plus polie avec les gens dont elle pensait qu'ils ne méritaient que l'on débâte avec eux.

Dans un recueil de souvenirs non publiés sur Mead, « La vieille tortue », que j'ai exposé devant la Société littéraire de Washington, j'ai décrit ma première rencontre avec elle, en février 1951. J'étais venu à Columbia depuis Berkeley pour suivre Alfred Kroeber qui avait quitté l'Université de Californie. Le cours de Mead à Columbia, « Communication transculturelle », donné dans son musée, m'avait attiré en raison de mon travail antérieur à Tokyo avec le personnel civil d'information et d'éducation du général MacArthur. J'avais sagement rempli quelques formules biographiques pour accompagner ma photographie d'étudiant. Mead, qui parlait avec un accent que j'associais à Eleanor Roosevelt, m'a remarqué et, soupçonnant que j'avais lu le livre de Benedict, *Le chrysanthème et le sabre* (publié en anglais en 1946), m'a invité dans son bureau pour consultation. Elle a commencé par me demander ce que je pensais du travail de Benedict, particulièrement de sa distinction entre les conceptions japonaises de la honte et de la culpabilité. Le cours de Kroeber que je suivais, « Systèmes de valeur et caractère national », l'intéressait. Il y spéculait sur les similarités entre les Écossais et les Indiens yurok de Californie. Elle a vite compris que j'étais attiré par l'étude de cultures dans des États nations industriels et alphabètes, y compris les cultures indiennes américaines de mes États d'origine, l'Alabama et l'Oklahoma. La naissance de ma mère dans un chariot pénétrant dans les territoires indiens (maintenant

l'Oklahoma) en 1898 — trois ans avant la naissance de Mead — devait devenir, des années plus tard, un fréquent point de référence dans le discours qu'elle tenait sur les femmes pionnières. Elle souhaitait explorer ce qu'elles avaient apporté avec elles et ce qu'elles avaient laissé derrière elles.

Très vite dans notre conversation, Mead apprit que j'étais l'aîné de six garçons, que j'étais devenu chef de famille après la mort de mon père en 1946, et que j'avait amené ma mère veuve et quatre jeunes frères vivre avec moi à Tokyo. Elle me posa des questions sur le programme d'études de l'École américaine de Tokyo et sur ce que les jeunes Américains apprenaient de la langue et de l'histoire japonaises. Elle savait très bien conduire un entretien, ou plutôt une conversation. Elle me raconta qu'elle était également l'aînée et mentionna quelques ouvrages psychologiques sur l'ordre de naissance. Je me rendis compte qu'elle s'adressait à moi comme à un collègue, plutôt qu'à un étudiant qu'un professeur évaluerait afin de le noter. Elle voulait recueillir de tous les gens qu'elle rencontrait des renseignements sur leurs amis et leurs parents, et sur les différences entre les sexes et la diversité dans la culture américaine. Pour elle, les étudiants étrangers constituaient une précieuse source de données supplémentaires. Elle affirmait qu'ils savaient des choses qu'elle ignorait. Tous les gens qu'elle croisait contribuaient à la quête de Mead, à sa soif de connaissance des humains comme une seule espèce avec de nombreuses cultures.

Ayant appris que j'allais à Paris après un seul semestre à Columbia, Mead a ouvert des portes qui ont changé le cours de ma vie. Mes quelque deux ans à Paris, et un bref séjour à Leyden, ont été grandement enrichis par les lettres d'introduction qu'elle a envoyées pour moi à Alfred Métraux, anthropologue de l'UNESCO, Geoffrey Gorer, l'anthropologue britannique passionné par les cultures anglaise, française, japonaise et américaine, et Clemens Heller, historien de l'économie, fils de l'éditeur viennois de Freud, et fondateur des séminaires de Salzbourg où Mead et d'autres intellectuels américains ont rencontré leurs homologues européens peu de temps après la guerre. Heller devait devenir l'entrepreneur universitaire par excellence à Paris, fondant la Maison des Sciences de l'homme et de nombreuses revues consacrées aux cultures européennes, africaines et asiatiques. Avec son épouse d'alors, Mathilda Mortimer, Américaine née à Paris, ils avaient ouvert leur appartement de la rue Vaneau dans la tradition des salons parisiens. C'est là que j'ai rencontré des savants et des historiens français de la diplomatie, de la technologie, de la littérature, de la musique et de l'architecture. Je goûtais à un Paris qui avait enchanté Franklin et Jefferson. Dans ce milieu, j'ai connu Claude Lévi-Strauss, alors moins célèbre que Mead, mais déjà une figure centrale.

Je découvrais que l'éducation prend de nombreuses formes, notamment la pratique de recommandations collégiales.

Mead s'est rendue à Paris plusieurs fois pendant mon séjour, me rencontrant au bar de l'UNESCO, alors avenue Kléber. Pendant ces visites, elle me montrait des signes de ses processus mentaux qui n'avaient pas été aussi apparents pour moi quand nous nous étions rencontrés : une combinaison de pensée déductive et inductive. Elle opposait, comme les Français, l'empirisme anglo-saxon à la pensée cartésienne française, et m'invitait à me servir des deux. Elle me demanda des nouvelles de Marcel Mauss, neveu de Durkheim et professeur de Lévi-Strauss, dont j'avais découvert les idées lors d'un séminaire. Son *Essai sur le don* de 1927 devait devenir la source d'inspiration de ma thèse, publiée ultérieurement grâce aux bons offices d'Heller sous le titre *Gifts and nations*. Mead fit rapidement le rapport entre mon intérêt pour les modèles d'échange de cadeaux et de réciprocité des Japonais (les concepts de *giri* et de *on*) avec ce que j'apprenais par le truchement de « l'anthropologie dans un fauteuil » de Mauss à Paris. Mauss avait recensé trois obligations universelles : l'obligation de donner, de recevoir et de rendre. Ces généralisations servaient d'aimants pour attirer toutes sortes de données inductives de sociétés humaines très diverses (Mauss, 1960 [1927]). Mead a contribué à mettre ces obligations abstraites sous une forme permettant de les observer dans des environnements familiaux, religieux, professionnels et scolaires.

Ces conversations de Paris avec Mead et ses amis m'ont fait comprendre que les États-Unis d'Amérique préfèrent être une nation qui donne et fait la leçon plutôt que la nation réceptrice ou élève, et que la communauté internationale aurait tout à gagner si les États-Unis apprenaient à alterner ces rôles. Je dois également à ces rencontres à New York et Paris avec Mead d'avoir commencé à concocter l'expression « l'effet gaulliste » pour évoquer des gens qui se vengent de leurs bienfaiteurs en devenant des chefs nationalistes semblables à ceux qui dirigent le « renouveau de l'identité autochtone » dans les cultures qui luttent contre la perte d'autonomie. L'analyse par Mead des « cultes du cargo » et du cas du chef, Paliau, dans *New lives for old* (1956) m'a incité à passer cavalièrement à cette comparaison avec Charles de Gaulle.

Les conversations avec Mead et Gorer étaient émaillées d'expressions comme « voilà un bon petit argument ». Ils cherchaient toujours des petits indices du comportement humain susceptibles de s'insérer dans un modèle plus large, une mosaïque. Heller se plaignait chaque fois qu'un jour passait sans qu'il n'ait eu une « nouvelle idée ». Mead affirmait toujours que Gregory Bateson était meilleur théoricien qu'elle, bien que tous les deux, particulièrement dans leur recherche balinaise, se soient occupés de microcomportements en analysant des

photographies d'interactions entre parents et enfants. Je trouvais que j'avais de la chance d'être absorbé dans de tels réseaux de découverte et d'appui au début de notre association de trente ans, dont les résultats ne se sont pas achevés avec sa mort. Le centenaire de sa naissance me donne davantage de continuités que de ruptures car je m'occupe encore de sa fondation, l'Institut pour les études interculturelles de New York, dont j'étais le président alors qu'elle en était la secrétaire. Je passe maintenant le poste de secrétaire à un membre de la jeune génération, exactement comme elle l'aurait conseillé.

Dans un livre récent, *Uncommon lives : my lifelong friendship with Margaret Mead* (1999), écrit par un autre de ses anciens étudiants, la regrettée Patricia Grinager, Mead est décrite comme « un agent de placement qui mélangeait et couplait des centaines d'emplois dont elle avait entendu parler avec des gens dont elle pensait qu'ils pouvaient les occuper ». À son sens, les anthropologues devaient apprendre à accepter des emplois qui semblent être étrangers à leur éducation formelle. Elle favorisait donc l'orientation professionnelle et le placement de ses étudiants longtemps après qu'ils avaient quitté ses cours. (Son filleul, Daniel Alfred Métraux, qui a été élevé dans la maison que Mead partageait avec sa mère, perpétue cette tradition et place ses étudiants, écrit des recommandations et leur rend visite de par le monde.)

Dans les années qui suivirent ma première rencontre avec Mead, elle m'a recommandé ou s'est portée garante pour : le poste de rédacteur en chef d'une revue d'anthropologie de la Société d'anthropologie appliquée ; des postes d'enseignement dans trois institutions ; l'administration d'une fondation chargée de « l'éducation des Noirs aux États-Unis et en Afrique, ainsi que des Indiens américains » ; l'organisation de la coopération scientifique entre l'Académie nationale des sciences et les nouvelles nations d'Afrique ; et, enfin, la Smithsonian Institution où elle a joué un rôle clé dans plusieurs symposiums internationaux et interdisciplinaires que j'ai organisés pour produire des livres. Les emplois qu'on ne m'a pas proposés ou que je n'ai pas acceptés faisaient aussi partie de mon éducation. Quand j'ai été pressenti pour la présidence de plusieurs collèges universitaires, elle ne m'a pas découragé, mais m'a rappelé que je serais plus utile dans des relations larges et latérales mettant en rapport plusieurs institutions au lieu de m'asseoir au sommet d'une pyramide, occupé par le statut du corps professoral, les problèmes de stationnement et la vie sexuelle des étudiants.

Son ouverture d'esprit et sa foi dans la versatilité des individus l'ont conduite à soutenir les efforts du président John F. Kennedy qui souhaitait nommer aux postes d'ambassadeurs dans des pays africains des individus qui connaissaient quelque chose des régions culturelles où ils devaient être affectés. Mead était heureuse de penser que cela aurait

pu se réaliser si Kennedy n'avait pas été assassiné. On pouvait compter parmi mes « qualifications » mon amitié avec une Africaine, le Chef suprême Ella Koblo Gulama de Moyamba, qui m'aurait ouvert les portes de plusieurs territoires de chefs en Sierra Leone et m'aurait aidé grâce à son réseau de relations avec des éducateurs et des hommes politiques en Guinée et au Libéria. Mead, qui était intriguée par l'importance des grands-mères, fut intéressée d'apprendre que la grand-mère de Madame Ella était le Chef suprême qui avait négocié le protectorat britannique et que le père d'Ella l'avait choisie comme son successeur de préférence à son frère aîné — dans le cadre du processus électoral légal — parce qu'elle montrait des qualités plus évidentes de chef.

Outre ces liens professionnels avec l'anthropologie appliquée, Mead m'a beaucoup appris sur l'amitié. Il semblait ne pas y avoir de limite au nombre de personnes qu'elle faisait entrer dans sa vie et dans de nouveaux « groupes ». Elle croyait que l'amitié est la parenté choisie. C'est pourquoi lorsque je lui ai présenté la femme qui avait finalement accepté de m'épouser, une danseuse de Virginie que j'avais rencontré en France, elle a été ravie. Ma femme a été immédiatement absorbée dans son cercle. Elle en a conclu que les danseurs font de bons anthropologues car ils ont l'expérience de la chorégraphie, à savoir la manière dont les éléments se rassemblent pour former des modèles et du mouvement. Ce fut un plaisir tout particulier pour nous d'être invités à la cérémonie de l'Académie américaine des arts et lettres à l'occasion de l'élection de Mead. En présence de Marilyn Monroe et d'Arthur Miller, nous avons admiré l'exposition des textes de notes prises par Mead sur le terrain avec les dessins des tissus de Bali. Mead était très à l'aise avec les poètes, ainsi qu'avec le principal orateur de la cérémonie, Salvador de Madariaga, bien connu de Mead pour son livre sur le « caractère national » *Anglais, Français, Espagnols* (1930).

Quand ma femme Virginia et moi-même sommes partis pour le Ghana en 1961 afin d'y travailler sur les biographies des intellectuels africains, Mead a donné pour nous un dîner d'adieu dans un restaurant balinaise de Times Square. L'année suivante, revenus aux États-Unis avec notre nouveau-né, Mead est souvent venue dîner dans notre appartement près de Columbia avant de donner son cours du soir à l'Université. Si le bébé pleurait pendant le repas, Mead conseillait à Virginia d'aller le voir. Le même bébé, plus âgé, était promené à Greenwich Village par Tulia, la nurse et gouvernante de Margaret Mead et de Rhoda Métraux, notre fils étant perché sur sa hanche ou sur son dos comme au Dahomey, la terre natale des Haïtiens. Un cadeau de Noël pour notre fils est arrivé ensuite de Mexico où Mead participait à une conférence d'anthropologie, d'où elle est ensuite revenue avec une crèche sur les genoux. Ce cadeau était accompagné d'une note, « choses gentilles, choses fragiles ». Le

bébé est devenu le parrain du fils biologique de son filleul, David Métraux. Tout cela reste dans la famille.

Malgré l'accès que Mead nous donnait à sa vie et, par voie de conséquence, aux vies de sa fille et de sa petite-fille, actrice célèbre, et de son gendre, Barkev Kassarian, j'avais clairement conscience du fait que Mead favorisait toujours l'autonomie de ses protégés. Elle ne souhaitait pas qu'on les connaisse sous le nom de « chouchous de Maggie ». Elle cultivait notre indépendance et notre individualité, comme elle l'a fait avec sa fille. Au mariage de sa fille avec Kassarian, Mead, dans une chaise roulante en raison d'une hanche cassée, est entrée dans l'église par une porte latérale, pour prendre place, sans prétention, aux côtés de son ex-mari. Elle l'a fait pour éviter de voler la vedette à la mariée. Ce comportement allait bien dans le sens de ses protocoles de recherche sur des groupes, un peu comme un groupe de jazz où les musiciens attendent leur tour pour briller ensemble et individuellement.

Le monde de l'éducation après Mead

Les éducateurs professionnels aux États-Unis se servent du centenaire de la naissance de Margaret Mead pour évaluer de manière critique son héritage. Elle serait heureuse de cet examen. Deux des animateurs de ce « révisionnisme » débonnaire sont Ray McDermott de l'École d'éducation de l'Université Stanford et Hervé Varenne, ancien collègue de McDermott à l'Institut de formation des maîtres de l'Université Columbia. Un essai provocateur de McDermott intitulé « Un siècle de Margaret Mead » sera bientôt publié par le *Teachers College record*. Varenne, anthropologue d'origine française, a écrit la préface de la nouvelle édition de l'ouvrage de Mead *And keep your powder dry* (1999a [1942]), son analyse novatrice de la culture américaine face à la mobilisation pour la seconde guerre mondiale.

« Mead se centrait sur l'apprentissage comme habitudes acquises dans le contexte des relations sociales », observe McDermott. « À ses débuts, elle a été influencée par la psychologie Gestalt de Kurt Lewin et plus tard par le travail transculturel sur les étapes du développement de l'identité par Erik Erikson [...] et Gregory Bateson, historien naturel, son époux pendant dix ans [...] qui ne voyait pas de raison de distinguer la communication et l'apprentissage. » Il ajoute que le modèle d'apprentissage de Bateson et de Mead annonce beaucoup de ce qui fait actuellement l'objet d'un débat dans l'étude ethnographique de l'apprentissage.

La critique de McDermott arrive plus tard : « Mead pouvait être tellement absorbée par le classement en modèles qu'elle pouvait facilement oublier l'ingéniosité dont les

participants devaient faire preuve pour introduire ou ôter des modèles ne serait-ce qu'un petit changement. Elle était tellement prise par la formation de modèles qu'elle écrivait souvent comme si, une fois qu'elle était socialisée, la personne n'était rien de plus qu'un modèle "internalisé". » Implicitement, il suggère que Mead était prisonnière de sa propre acceptation du « cadre américain » tout en tentant de le changer. Mead a pris des idées dans le reste du monde et elle a écarté des croyances américaines de base sur l'adolescence et l'apprentissage. McDermott poursuit :

Elle a confirmé la science et la démocratie comme leur cadre sans reconnaître le cadre encore plus large du capitalisme et du colonialisme ou des systèmes occidentaux de signification qui viennent avec des fusils et de l'argent [...] Elle n'a jamais élaboré de critique systématique du capitalisme et du colonialisme qui soutenaient sa version de l'anthropologie ou du service public.

Et il conclut :

Nous avons encore son travail à faire et un peu plus. Les idées reçues sur l'adolescence empirent [...] les résultats scolaires sont de plus en plus la seule mesure du jeune [...] notre conception de la façon de mesurer la connaissance et l'intelligence a été rétrécie pour s'adapter à la compétition accrue qui permet aux enfants favorisés de continuer à nous gouverner. Margaret Mead aurait été terriblement déçue. [...] Elle a toujours voulu aider. Pas surprenant qu'elle nous manque (McDermott, 2001b).

Dans un livre sur lequel il travaille actuellement, *America without Margaret Mead*, McDermott se penche plus longuement sur le travail de Mead (et de Bateson) :

La position de Mead sur plusieurs questions — différence entre les sexes, race, adolescence et apprentissage — a été happée dans l'effort qu'elle a déployé pour cerner les différences culturelles qui pouvaient définir ce qui était intrinsèquement américain. [...] Ses positions doivent être mises à jour, resituées, reformulées ou écartées. [...] L'Amérique a changé et notre lecture de son travail peut en faire de même (McDermott, 2001a).

« Bravo ! », dirait Mead, au lieu de lancer un « balivernes ! » comme elle le faisait à l'occasion. Mais elle aurait tous les droits de s'élever farouchement contre de McDermott quand il suggère qu'elle était prise au piège du « racisme institutionnalisé de l'Amérique ».

Mead ne s'est pas publiquement opposée au racisme ou au capitalisme. Elle a essayé de montrer l'exemple comme citoyenne qui travaillait pour mettre fin à la ségrégation raciale et promouvoir les droits de l'homme, et qui partageait son revenu personnel avec d'autres. Elle était fière d'être administrateur de l'Université d'Hampton, qui était auparavant réservée à l'éducation des Afro-Américains et des Indiens américains. Ses conversations avec le célèbre auteur James Baldwin dans *Le racisme en question* ont révélé qu'elle refusait de « s'excuser » pour l'esclavage juste parce qu'elle était blanche. Elle réfutait la « culpabilité par association » (Baldwin et Mead, 1972).

L'un des principaux avantages de ces nouvelles évaluations concerne peut-être la controverse entourant les attaques portées contre Mead par Derek Freeman sur le thème du déterminisme biologique opposé au déterminisme culturel (Freeman, 1983, 1999). McDermott a raison en affirmant que « nature et nourriture ne devraient pas être conceptuellement opposées et seulement dans le monde réel parfois interactives. Cette dichotomie doit être remise en question. Il faut s'interroger sur l'existence même d'une catégorie appelée nature humaine » (McDermott, 2001*b*). Mais cette remise en question n'a pas encore été faite, la « nature humaine » réapparaît donc avec le « pouvoir de la culture » comme le thème de l'exposition de la bibliothèque du Congrès pour le centenaire de Mead.

Varenne a noté le rôle prophétique de Mead dans son analyse de *And keep your powder dry* quand il détecte une réorientation depuis le « détachement scientifique » au profit d'un engagement total comme enseignante-militante pendant la guerre. D'après Varenne, « elle ne décrit pas, elle prophétise » quand elle écrit :

Si nous devons nous battre, si nous devons gagner, si nous devons brandir devant nous alors que nous nous battons un but digne que l'on se batte, ce but doit être exprimé en fonction des valeurs américaines, dans le mélange de foi en ce qui est juste et de foi dans le pouvoir de la science : Ayons confiance en Dieu, et gardons notre poudre au sec (Mead, 1999*a* [1942]).

Varenne affirme que :

L'objectif [de Mead] n'est pas la critique culturelle, [mais] la construction culturelle... C'est le domaine au sein duquel de nombreux intellectuels tremblent et on pourrait même dire qu'ils ricanent quand ils expriment leur ironie — le défi de Mead est d'autant plus radical qu'ayant décidé qu'une guerre doit être combattue parce que cela était juste selon les valeurs américaines, c'est-à-dire universelles, elle s'est aussi portée volontaire pour agir au sein des institutions des États-Unis, gouvernementales et privées. [...] Elle avait confiance en l'Amérique, et elle a aguisé ses capacités rhétoriques comme anthropologue (Varenne, 1998).

Aussi bien McDermott que Varenne, en citant d'autres critiques de Mead, aident à mieux comprendre la croissance de Mead comme intellectuel public influent décidé à améliorer l'éducation américaine en façonnant ce que nous connaissons maintenant comme la « société civile », l'interaction des gouvernements et des associations bénévoles. Les mécanismes d'examen par les pairs dans les universités des États-Unis pénalisent souvent les chercheurs qui osent sortir de leur discipline et « vont au-delà de leur domaine ». Mead répond mieux aux attentes de Peter Kapitza, le physicien russe, qui m'a dit lors d'une conférence: « C'est le devoir de l'intelligentsia de démêler le vrai du faux. »

Quel que soit le rôle que jouait Mead — le « chercheur pur » ou le moraliste prophétique — elle a laissé de prodigieux ouvrages sur l'éducation. Dans sa bibliographie

complète établie par Joan Gordan (1976), les entrées les plus nombreuses se rapportent aux catégories relatives à l'éducation, à la famille, à la psychologie et aux enfants. Ces écrits devraient occuper (au moins) les historiens de l'éducation pendant une autre génération.

Épilogue

Dans le prologue de son autobiographie *Du givre sur les ronces*, Mead a évoqué la nécessité de comprendre que les aspects actuels renferment à la fois le passé et l'avenir. Si nous comptons en temps biologique, je me rends compte que je fais partie de l'univers de Mead depuis deux générations — un demi-siècle — trente ans pendant sa vie et maintenant vingt ans après sa mort. J'ai de plus participé très activement à la célébration du centenaire de sa naissance. Les commémorations fonctionnent comme une manière d'enseigner l'histoire afin de voir le passé à long terme et de spéculer sur l'avenir à long terme.

Quelle que soit la réévaluation nécessaire du legs de Mead, façonné par son travail avec d'autres, j'invite nos successeurs dans un autre millénaire à remettre en question ma comparaison en 1980 de Mead avec Aristote, une comparaison que l'on pourrait qualifier de « généreuse » (Dillon, 1980). Je m'interrogeais alors dans un numéro spécial d'*American anthropologist* : « Aristote annonçait-il Margaret Mead ? » Quand on examine l'expérience de Mead en matière de gestion et de gouvernement et comme citoyen public, enseignant et anthropologue, le modèle d'Aristote fournit un point de départ métaphorique. Elle aimait les plaisanteries sur ses qualités d'oracle quand elle a parlé à Delphes mais aurait sans doute considéré comme ridicule toute hypothèse affirmant qu'elle assurait une certaine continuité entre la pensée américaine du XX^e siècle et la Grèce classique. Aristote (384-322 av. J.-C.), philosophe, éducateur et scientifique grec, s'intéressait beaucoup à l'éthique et à la politique, qui exigent une connaissance permettant aux humains d'agir vertueusement et de vivre heureux. Pour lui, l'aspect le plus frappant de la nature était le changement ; sa philosophie de la nature comprenait la psychologie et la biologie. Mead était, elle aussi, très préoccupée par la relation entre l'esprit et le corps et s'est engagée dans les affaires publiques en sachant bien que le comportement humain doit être compris dans le contexte de la taille de notre cerveau et de la complexité de notre système nerveux.

La méthode d'enquête d'Aristote portait surtout sur la rationalité humaine. Elle soulignait pourtant la continuité de l'humanité et de la nature plutôt qu'une rupture fondamentale. Ce philosophe associait l'éthique et le social, contrairement aux propositions modernes dominantes d'une science sociale libre de valeurs et d'une éthique autonome. Mead

est en fait d'accord avec Aristote sur ce point. Il a extrapolé à partir de l'ancien État-cité, la *polis*. Mead a extrapolé, dans ses modes analytiques et son style personnel de direction, à partir des traditions très éloignées de la Grèce ancienne ou de la Philadelphie prérévolutionnaire. Elle a souvent pris des exemples dans le village de Peri en Nouvelle-Guinée où il existe maintenant un centre communautaire Margaret Mead, ouvert en souvenir d'elle en 1980. Ses habitants et Mead se sont mutuellement beaucoup appris sur les droits et les responsabilités du citoyen, ces dernières comprenant notamment des techniques de réconciliation de points de vues divergents pour atteindre des objectifs bénéfiques à la communauté dans son ensemble.

Mead était sans cesse engagée dans des extrapolations à partir de petites communautés organisées jusqu'au monde comme *polis*. Ses réorientations, de la micro à la macroanalyse, étaient des outils essentiels dans ses efforts pour enseigner aux Américains comment se comprendre à la lumière de l'expérience humaine dans d'autres cultures.

Désavouée par certains collègues universitaires comme « trop populaire », Mead n'en a pas été découragée pour autant d'utiliser les médias pour faire passer ses idées. Aristote, dans le monde d'avant l'Internet, a produit des écrits de qualité *exotérique* (populaire) destinés à un public général hors de l'Académie de Platon, ainsi que des traités techniques (*ésotériques*) pour les étudiants du Lycée.

Les médias imprimés et plus tard les médias électroniques étaient essentiels pour les rôles de Mead comme enseignante-chercheuse-citoyenne. Elle semblait consciente de l'observation de Thomas Babington Macaulay qui pensait que les journalistes étaient devenus le quatrième pouvoir du royaume. Sa perspective temporelle prophétique a souvent fait la « une » des journaux : « Il nous reste peut-être vingt-cinq ans pour... », mais elle savait que la presse ne pouvait se substituer aux institutions, qu'il ne fallait pas la charger d'accomplir ce que tout gouvernement représentatif, organisation industrielle et diplomatie avaient été incapables de faire.

Comme Aristote, Mead voulait que le peuple agisse vertueusement et vive heureux. Quand son filleul, Daniel Métraux, lui demanda ce qu'elle espérait le plus avoir accompli dans sa vie, elle répondit : « avoir rendu au moins une personne heureuse ». Mais elle nourrissait aussi des ambitions plus vastes, aider à créer une société juste, et, davantage comme Platon, elle voulait que les maires d'une mégalopolis comme New York et les bourgmestres des villes de la Nouvelle-Angleterre soient des rois philosophes. Elle espérait que le quatrième pouvoir participerait à cette tâche *ésotérique* et *exotérique* de gouvernement. Son devoir de citoyenne était de servir de pilote dans l'un et l'autre domaines.

Plus par tradition orale que pour avoir lu ses nombreux écrits, j'applique presque tous les jours au moins deux de ses conseils : 1) ne jamais attendre de reconnaissance, de gratitude ou d'appréciation pour ce que vous faites, votre seule récompense étant que vous êtes fidèle à vos principes ; et 2) si vous n'avez pas accès à un enfant tous les jours, alors empruntez-en un.

Débattre la question de savoir si l'anthropologie est un art, une science ou les deux ne devrait pas nous empêcher d'imiter Mead et les générations précédentes en utilisant la poésie dans la communication/éducation sur les enfants. En témoigne le dernier poème de Mead, écrit en 1947 et dédié à sa fille qui l'a rendue grand-mère :

That I be not a restless ghost
Who haunts your footsteps as they pass
Beyond the point where you have left
Me standing in the newsprang grass,

*Que je ne sois pas pour toi un spectre tracassier
Qui hantera tes pas quand ils franchiront
Le point où tu m'as laissée
Dans l'herbe fraîchement poussée,*

You must be free to take a path
Whose end I feel no need to know,
No irking fever to be sure
You went where I would have you go.

*Tu dois être libre de choisir ton chemin
Et je n'ai pas besoin de savoir où il te mènera,
Je ne brûle pas du désir de te voir prendre
La voie que j'aurais choisie pour toi.*

Those who would fence the future in
Between two walls of well-laid stones
But lay a ghost walk for themselves
A dreary walk for dusty bones.

*Ceux qui enferment l'avenir
Entre deux solides murs de pierre
Se préparent un semblant d'existence,
Une morne vie de cadavre.*

So you can go without regret
Away from this familiar land,
Leaving your kiss upon my hair
And all the future in your hands.

*Tu peux donc sans regret quitter
Ce pays familier, déposer
Un baiser sur mes cheveux
Et tenir tout l'avenir dans tes mains.*

Notes

* *Wilton S. Dillon (États-Unis d'Amérique)*

Chercheur principal honoraire, Smithsonian Institution. Anthropologue et éducateur, il a fait ses études à l'Université Columbia avec Margaret Mead, au Musée de l'homme à Paris avec Claude Lévi-Strauss. À l'occasion des trois ans passés comme civil dans l'équipe du général MacArthur à Tokyo, pendant l'Occupation, Dillon s'est intéressé à l'œuvre de Ruth Benedict, *Le chrysanthème et le sabre*. Mead l'a encouragé à cultiver cet intérêt en travaillant sur le terrain en France. Le résultat fut *Gifts and nations : the obligations to give, receive and repay* [Dons et nations : l'obligation de donner, de recevoir et de rendre] (1968). Il a également publié des ouvrages sur l'éducation en Afrique, en particulier sur le rôle des universités dans la construction d'une nation. Associé de Mead pendant les trente dernières années de sa vie, il est secrétaire du comité honoraire international du centenaire de Margaret Mead, présidé par Lévi-Strauss.

1. Créer ces groupes de collaborateurs n'est pas simple, est la conclusion de Mead dans son travail théorique le plus original, *Continuities in cultural evolution*, fondé sur ses conférences à l'Université de Yale en 1963. « Nous avons maintenant besoin d'une vue de l'avenir qui ne minimise pas le péril immédiat ni ne suscite de désespoir » (p. 265), a-t-elle écrit alors qu'elle préconisait la formation en groupes des individus, qu'ils soient membres du conseil d'un petit village ou du gouvernement d'une grande nation, conduits par au moins un individu irremplaçable (Mead, 1999b).
2. Cette expression s'emploie au moment où le givre recouvre les fleurs de ronces. C'est le signe annonciateur d'une abondante récolte de mûres. En effet, le titre original de l'autobiographie de Mead, *The Blackberry winter* (1972), signifie littéralement « L'hiver des mûres sauvages ». Ce numéro de *Perspectives* devant impérativement paraître à temps pour la quarante-sixième session de la Conférence internationale de

l'éducation (5-8 septembre 2001), la rédaction française a dû, pour les citations tirées des livres de Margaret Mead et faute de pouvoir consulter ceux de ces ouvrages qui ont déjà été traduits en français, retraduire elle-même les textes des originaux anglais dont elle a, pour cette raison, conservé les numéros de pages.

Références

- Baldwin, J. ; Mead, M. 1972. *Le racisme en question*. Paris, Calmann-Lévy. 303 p.
- Benedict, R. 1987. *Le chrysanthème et le sabre*. Paris, Picquier. 281 p. [1946]
- Dillon, W. 1968. *Gifts and nations : the obligations to give, receive and repay* [Dons et nations : l'obligation de donner, de recevoir et de rendre]. The Hague, Mouton.
- . 1974. « Margaret Mead : president elect » [Margaret Mead, présidente élue]. *Science* (Washington, D. C.), vol. 184, n° 4135, p. 490-495.
- . 1980. « Margaret Mead and government » [Margaret Mead et les affaires publiques]. *American anthropologist* (Arlington, Virginie), vol. 82, n° 2, p. 318-359.
- Freeman, D. 1983. *Margaret Mead and Samoa : the making and unmaking of an anthropological myth*. [Margaret Mead et Samoa : comment s'est fait et s'est défait un mythe anthropologique]. Cambridge et Londres, Harvard University Press.
- . 1999. *The fateful hoaxing of Margaret Mead*. [La mystification prophétique de Margaret Mead] Boulder, Colorado, Westview Press.
- Gordan, J. (dir. publ.). 1976. *Margaret Mead : the complete bibliography 1925-1975* [Margaret Mead : bibliographie complète, 1925-1975]. The Hague, Mouton.
- Grinager, P. 1999. *Uncommon lives : my lifelong friendship with Margaret Mead*. [Vies hors du commun : mon amitié d'une vie avec Margaret Mead]. Lanham, Maryland, Rowman.
- Lévi-Strauss, C. 1979. « Hommage à Margaret Mead ». *Courrier de l'UNESCO* (Paris), vol. 32, n° 6, p. 39-40.
- Mauss, M. 1960. *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Paris, Presses universitaires de France. [1927]
- Mead, M. 1951. *The school in American culture* [L'école dans la culture américaine]. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.
- . 1956. *New lives for old : cultural transformation—Manus, 1928-1953* [Changer de vie ou la transformation culturelle : Manus, 1928-1953]. New York, Morrow.
- . 1972. *Blackberry winter : my earlier years*. New York, Morrow.
- . 1977. *Du givre sur les ronces : autobiographie*. Paris, Le Seuil. (Traduction de *Blackberry winter*, 1972.)
- . 1999a [1942]. *And keep your powder dry : an anthropologist looks at America* [Et gardez votre poudre au sec : un anthropologue regarde l'Amérique]. New York, Berghahn Books.
- . 1999b. « Difficulties in creating evolutionary clusters ». [De la difficulté de créer des faisceaux évolutifs] Dans : Mead, M. *Continuities in cultural evolution* [Les continuités dans l'évolution culturelle]. New Brunswick, Transaction Publishers, p. 264-281.
- . 1971. *Adolescence à Samoa*, Paris, Plon. [1928].
- . 1973. *Une éducation en Nouvelle-Guinée*. Paris, Payot. 312 p. [1931].
- McDermott, Ray. 2001a. *America without Margaret Mead : reworking gender, race, adolescence, and learning* [L'Amérique sans Margaret Mead : reconsidérer les notions de sexe, de race, d'adolescence et d'apprentissage]. (Manuscrit non publié.)
- . 2001b. À venir. « A century of Margaret Mead » [Un siècle de Margaret Mead]. *Teacher's college record* (New York).
- Murphy, R. 1987. *The body silent* [Le peuple silencieux]. New York, Holt.
- Toulmin, S. 1984. « The evolution of Margaret Mead » [L'évolution de Margaret Mead]. *New York review of books* (New York), vol. 31, n° 19, p. 3-4.
- Varenne, H. ; McDermott, R. et al. 1998. *Successful failure : the school America builds* [L'échec réussi : l'école que bâtit l'Amérique]. Boulder, Colorado, Westview Press.